René Meylan, photographe (1897-1974)

Une exposition tenue au Musée de l'Evéché en 2003, avait pour thème l'alpage des Amburnex, propriété de la ville de Lausanne. A cette occasion Anne-Lise Vuilloud exposa quelques photos en rapport avec la dite propriété prises autrefois, dans les années quarante, par René Meylan.

Un texte présentait notre artiste :

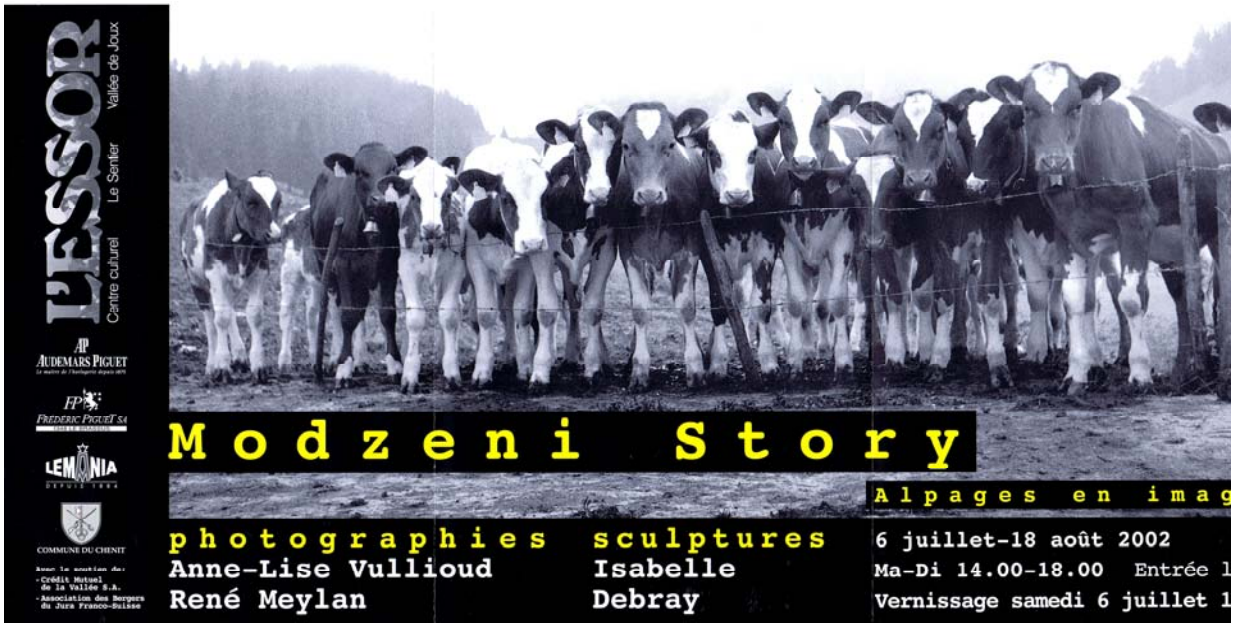
Photographe amateur, René Meylan est né en 1897 au Sentier. Il décède en 1974 à St-Loup.

Son père, propriétaire de la scierie de l'Abbaye, décède lorsqu'il a 9 ans et René Meylan vit dès lors au Sentier avec sa mère. Horloger de formation, il travaille à la Lémania, à l'Orient. Cet homme, d'un naturel doux et discret, est un passionné de photographie, aime les chalets, la musique et la lecture. Muni de son appareil de photo, il arpente sa contrée, immortalisant paysages et alpages. Il réalise également des portraits de fromagers, bovairons, modzenis, bûcherons, fruitiers, constituant ainsi une exceptionnelle documentation sur la vie quotidienne des alpages de la Vallée de Joux dans les années 1940-1950.

Retrouvé sur une décharge publique par les enfants Vuilloud en 1974, les négatifs, plus ou moins quatre cents, ont été sauvés de la destruction et mis en valeur par la photographe Anne-Lise Vuilloud. Celle-ci a mis à disposition de la Municipalité de Lausanne les négatifs qui présentent le domaine des Amburnex, propriété de la Ville de Lausanne depuis 200 ans. Les festivités du bicentenaire donnent l'occasion au Service des forêts, domaines et vignobles (FODoVi) de présenter une petite sélection de ces images belles et touchantes qui apportent un témoignage sur un patrimoine et des activités dont les Lausannois ignorent souvent l'existence.

Nous nous permettons aujourd'hui de rendre hommage à ce photographe amateur qui avait le talent d'un grand professionnel et dont l'œuvre, propriété d'Anne-Lise Vuilloud, n'a naturellement pas révélé encore tous ses secrets ni toute son incroyable richesse.

A.-L. Vuilloud avait aussi par ailleurs organisé une exposition à l'Essor en 2002, intitulée Modzeni Story. Elle y confrontait ses œuvres propres à celle du maître, René Meylan.

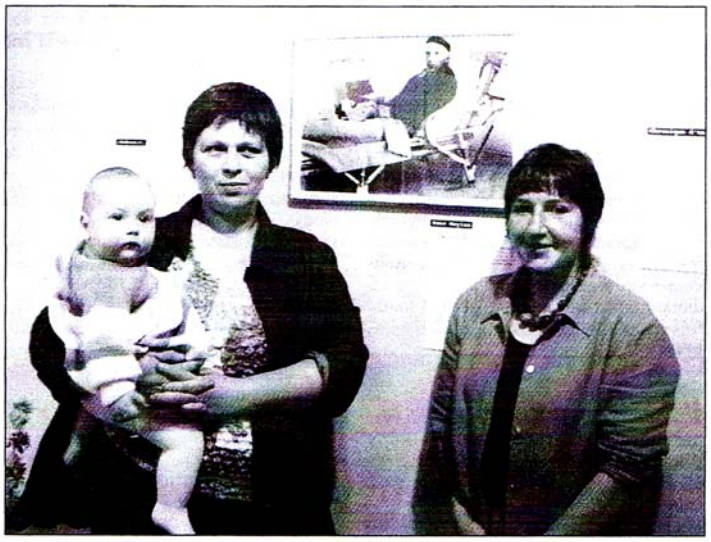


Une œuvre de René Meylan extraite d'un prospectus préparatoire à l'exposition.

FAVJ MVII 2002

L'ESSOR

Modzeni Story: regards croisés sur l'alpage



Isabelle Debray et Anne-Lise Vullioud.

Jusqu'au 18 août, la galerie de l'Essor se met au vert, ou plutôt au noir-blanc, grâce à l'exposition photographique proposée par Anne-Lise Vullioud à partir des clichés réalisés dans les années 40-50 par M. René Meylan et de son propre travail reflétant une saison au chalet du Couchant en 2001. Le tout est complété astucieusement par les sculptures d'Isabelle Debray, faites de fil de fer et de papiers collés.

Autour du Marchairuz, comme ailleurs, chaque chalet a son histoire. Certains sont aujourd'hui inoccupés. Dans certains autres, on continue à fromager. Lorsque René Meylan parcourait les alpages de ce qui deviendrait le Parc jurassien vaudois, il portait ses boîtiers en bandoulière et saisissait les visages, les gestes quotidiens des bergers, muretiers et autres acteurs de l'estive. Quelques centaines de ses négatifs noir-blanc de format 6x6 ou 6x9 sont redescendus dans La Vallée et ont fait un détour par la décharge de Praz-Rodet. Ils sont heureusement restés en bon état, et quelques décennies plus tard, une septantaine d'entre eux ont été tirés et agrandis par Anne-Lise Vullioud.

La jeune photographe combière a voulu en même temps rendre hommage à un excellent photographe et proposer une comparaison entre deux époques. "Bien sûr, c'est une comparaison un peu arbitraire, parce que mes photos n'ont été faites que dans un seul chalet, sur une saison. Depuis l'époque de M. Meylan, il y a eu des changements. Dans certains chalets, il n'y a plus qu'un berger et dans d'autres il n'y a plus personne. Mais en discutant avec des anciens, je me rends compte qu'il y a beaucoup de choses qui n'ont pas changé dans la vie à l'alpage".

Au début du projet, Anne-Lise pensait consacrer la majorité de l'exposition aux clichés de René Meylan. Mais sa saison au Couchant lui a donné l'occasion d'une production fournie. Même si elle est très critique et rigoureuse sur son travail, elle n'a pu se résoudre à garder dans les tiroirs certains portraits de bergers… ou de vaches. «Finalement, c'est à peu près à cinquante-cinquante entre mes photos et celles de M. Meylan. J'ai voulu faire une chronologie d'une saison. On voit par exemple qu'il ne fait pas toujours beau».

Certaines de ses photographies étaient exposées en septembre dernier à la fête du Vacherin. Leur qualité ne peut qu'inciter à voir la suite. Les Combiers qui ont déjà eu la chance d'apprécier le talent photographique de René Meylan courront également à L'Essor. Au cœur de l'exposition, ils découvriront les petits animaux de fer et de papier créés par Isabelle Debray, qui partage son année entre les chalets où son mari est berger et la Bourgogne où ils vivent en hiver. De sa rencontre avec Anne-Lise Vullioud est né ce projet d'exposition commune.

Il a mûri lentement, au rythme de la vie de l'alpage, et éclot cet été dans la douceur de la galerie de L'Essor. Il est à caresser des yeux jusqu'au 18 août, tous les après-midi, sauf les lundis.

J-M.G.

M. René Meylan.

EXPO PHOTOS A L'ESSOR

1er août 2002

Montez à l'alpage

Depuis début juillet et jusqu'au 18 août, le «chalet» de l'Essor offre à votre sensibilité et votre mémoire un parcours de photos noir-blanc signées René Meylan et Anne-Lise Vullioud, et une rencontre avec le bestiaire amusant d'Isabelle Debray.

A l'entrée, une photo et quelques mots présentent M. René Meylan. Discret, silencieux, aimant les livres, les chats, la musique et l'Orbe, il arpentait les montagnes d'ici -surtout autour du Marchairuz- et saisissait sur des pellicules 6x6 ou 6x9 les ambiances, les regards, les muscles, les gestes, les objets et les fraternités de la vie de chalet. C'était dans les années 40 et 50. L'album-photo de sa vie s'étant refermé en 74, ses clichés ont failli disparaître à Praz-Rodet. Par bonheur, ils ont été retrouvés en bon état.

Vingt-sept ans plus tard, la photographe Anne-Lise Vullioud a passé une saison au chalet de la Sagnette. Tout a commencé au printemps par une «cérémonie de clôture». Autour de la table ou dans les pâturages, elle a su saisir des atmosphères qui pourraient paraître d'un autre temps. Des années 40 à aujourd'hui, tant d'eau a coulé sous et sur nos montagnes, tant de chalets se sont vidés, et pourtant. Bien des choses n'ont guère changé.

Bien sûr, les vêtements, les coiffures et le matériel ont évolué. Mais ceux qui passent l'été à l'alpage partagent, à travers les époques, le bonheur simple de vivre «plus près des étoiles», entre travail et contemplation.

Quand des subtils photographes comme René Meylan ou Anne-Lise Vullioud vont à leur rencontre, le résultat est superbe. Devant plusieurs photos de bergers, armaillis, muretiers ou de familles en visite, des Amburnex au Couchant, on pense aux sujets urbains de Cartier-Bresson ou Doisneau.

Astucieusement décorée, la galerie-chalet abrite aussi un troupeau singulier. Les poules, chèvres et vaches d'Isabelle Debray sont faites de fil de fer et de papiers collés et peints. Leur relation avec les photos est évidente, l'imagination de la sculptrice éclatante et la rencontre avec son bestiaire amusante.

J-M.G.

René Meylan

Il avait été triste de par le monde. Il ne se retrouvait lui-même que quand il remontait aux chalets, en fin de semaine, ou plutôt le dimanche, car alors c'était le seul jour de congé. Il montait droit au travers des pentes les plus raides. Rien ne l'arrêtait en sa marche rapide, véritable chevreuil dès que la liberté lui était accordée. Et le but, c'étaient ces là-bas, au fond des grandes combes nostalgiques que le soleil fait revivre. Arrivé, il en découvrait la lumière. Leur charme le pénétrait. Il devenait un vrai poète.

- Pour qui ces images, se disait-il cependant en ce nouvel état ? Pour quelle génération ce temps que je pourrai fixer tantôt, une fois que j'aurais retrouvé mes amis les bergers près de leurs chalets ? Pour moi seul, probablement. Et c'est tant pis, puisque j'aime ce monde au-delà de tout ce que l'on pourrait comprendre.

C'est qu'il se méfiait, et avec juste raison, du peu d'attention que l'on pourrait apporter plus tard à ce qu'il considérait comme son œuvre. A laquelle il vouait tous ses soins, mettant dans des enveloppes les négatifs qu'il avait retirés de son appareil et qu'il avait traités ainsi qu'il convient. Et il avait raison de se méfier, car son œuvre, ces plus de dix ans de la vie des alpages, ces cent promenades,

toutes plus heureuses les unes que les autres, qu'il avait fixées sur ce support inouï qu'est la photo, elle finirait au ruclon. Eh oui, plus de cinq cents clichés, et pas un de véritablement mauvais sur le nombre, jetés aux gadoues. A la décharge, comme on dit de nos jours. Mélangé à des boîtes de conserves vides. Enfouis probablement à jamais. Heureusement, cela, il ne le savait pas.

Et puis voilà, c'était là sans compter avec le destin et le secours de deux enfants qui jouaient en ces lieux isolés remplis certes de détritus, mais au milieu desquels l'on peut faire des découvertes fabuleuses. Ils aimaient ainsi à retrouver des choses, de celles que l'on ramène à la maison parce que bonnes à être collectionnées. Des négatifs, soudain, ainsi déposés dans leurs enveloppes ? A quoi cela pourrait-il servir ? Allez, tant pis, on emporte quand même. Et l'on ramène cette brassée d'enveloppes que l'on a mises dans un carton retrouvé là-bas, peut-être celui-là qui avait servi pendant si longtemps à les contenir. Et ce carton, on le met sur un tablard et on l'oublie. Qu'en ferait-on, d'ailleurs ?

Toutefois c'est là anticiper sur l'avenir. Car René Meylan, pour l'heure, il est sur les pâturages, seul. Et puis il ne l'est plus, puisqu'il a retrouvé ses copains les bergers avec lesquels, eux tous, il entretient des relations privilégiées. Les bergers, ils ne savent rien des photos que l'on prend d'eux. Ils n'en verront peut-être même aucune. Ce n'est pas de beaucoup d'importance, après tout. On fait confiance à ce photographe de passage. Il n'est pas méchant. Il est au contraire très gentil. Un peu triste. Un peu doux. Un peu étrange. Peut-être qu'il aime les hommes. On ne sait pas trop. On n'est pas méchant. On ne va pas loin dans l'imagination des situations qui sortent un peu de l'ordinaire. On a mangé un morceau. Il a accepté, pour une fois. Car d'habitude, il vient, il prend des photos, et puis il s'en va, toujours avec son air un peu triste. Porte-t-il le poids du monde sur les épaules ?

Ainsi René Meylan fréquente-t-il les alpages et photographie-t-il les bergers. Tous les bergers qu'il rencontre et avec lesquels il a tissé des liens d'amitié. C'est qu'il n'est pas blagueur, il ne fait pas beaucoup de bruit. Il parle peu. C'est plutôt un œil, il semble, son appareil toujours prêt à vous prendre, mais sans que cela ne vous gêne. Car il vous photographie surtout quand vous êtes un peu à l'aise, dehors, parce que dedans, ma foi, il n'arrive à rien faire de sorte à cause qu'il n'y a pas assez de lumière.

On se met devant le chalet. C'est dimanche. On ne fait rien. On s'est assis sur la barrière. A côté de nous il y a des toiles à fromages qui sèchent. On va trouver le bétail avec lequel on cause, et que même l'on touche. Les vaches, elles nous connaissent. Et puis des fois, René Meylan, il reste un peu plus longtemps, au cœur de l'été, quand les jours sont longs qui n'en finissent pas. Et il attend que l'on ait fini la traite et que l'on ait chargé le tombereau de toute la bouse que les vaches ont laissée à l'écurie. On a attelé la jument. Et l'on va sur le pâturage, faire des grassons, si vous savez ce que cela veut dire. Et c'est alors que notre photographe, quand on est avec le cheval et le tombereau, il nous prend. Ca changera un peu d'avec ces scènes où l'on ne fait rien.

Et puis René Meylan est redescendu. Et puis il a repris l'usine le lendemain. Il travaille à la Lémania. Horloger qu'il est. Parfois, à la place de monter sur les alpages en fin de semaine, pour un nouveau congé, il descend en plaine. Il prend le train. Il est seul, toujours. Triste comme par un jour de pluie sur les hauts et alors que l'on se met à la cuisine, parce que dehors, rien à faire, c'est inaccueillant au possible. Il converse avec lui-même. Il regarde les paysages par la fenêtre et se dit que là aussi, on pourrait faire de belles photos. Mais ces paysages où il n'y a pas d'hommes, certes il les aime aussi, mais ce n'est pas comme ceux de là-haut qui sont avec les bergers, ses amis. On est loin du compte. C'est inhabité, que l'on voudrait dire. Il y manque quelque chose.

René Meylan, il a son appareil mis dans un étui de cuir noir. Et cet appareil, c'est son ami, son troisième œil. Un œil avec lequel il voit mieux qu'avec les siens propres. Et surtout avec lequel il est capable de fixer une situation donnée. Tandis que son œil à lui, qui voit beaucoup de choses, s'il enregistre de mémoire, il ne sait rien restituer. Pour une fois la technique est supérieure à l'homme, à son esprit, à son pouvoir de divination et d'analyse. Et cet appareil, mis à part les bergers là-haut, est un peu de sa famille, c'est son grand ami. Avec lui, il lui semble, il peut tout faire, tout fixer, qu'il peut emprisonner le monde pour bientôt plus tard le restituer. C'est formidable, qu'il se pense. C'est magique. C'est une invention, n'empêche, prodigieuse, la photographie. Il en a fait une part importante de sa vie.

Et il voit par les fenêtre du train, tandis qu'il descend encore plus loin en plaine, de grandes ondulations du terrain qui forment cette belle campagne, des forêts perdues entre deux vastes zones de culture. Et puis une petite gare, soudain, là, au milieu des champs. Et c'est à celle-ci même qu'il descend. Il va à pied dans la campagne. Rien ne presse. Personne ne l'attend. Il est seul, toujours seul. Il va sur un petit chemin et le suit longtemps pour se rendre en des lieux que l'on ne voyait pas de la ligne de chemin de fer. C'est un monde tranquille qu'il saisit de temps à autre avec son appareil. Dans le fond, moi, qu'il se dit soudain, je suis un voleur d'image. Et ainsi je prends quoi, ce chemin, cet arbre, ce vieux murs, cette vieille bâtisse. Un horizon, des nuages, encore et toujours, comme là-haut où c'est si beau. Il regrette soudain ses bergers, ses montagnes, et bien qu'ici, question paysage, ce soit formidable. Il y est plus à son aise. Et surtout moins seul.

Il va malgré tout. Il fixe encore une fontaine, un vieux moulin, des vaches dans un champ, un bel arbre, ah oui, celui-là est le plus beau de tous, avec ses immenses branches. Il doit avoir au moins mille ans, qu'il se dit. Et on ne le coupe pas. Et il mourra dans mille ans de sa belle mort. Il fixe des gamins près d'une fontaine et qui doivent se demander ce qu'il fait là. La jeunesse a des interrogations que les âgés ne se font plus. Ils sont curieux. Et surtout prêt à vous bondir dessus si vous manifestez une faiblesse quelconque.

Il s'arrêtait, donc, il photographiait. Et toutes ces images, il le savait, il les avait là, dans sa boite, sa boite magique qu'il tenait sur son ventre, qu'il

caressait, qu'il aimait. Il ne s'en serait séparé pour rien au monde. Elle l'accompagnait toujours quand il partait ainsi en promenade ou en voyage. Il était riche d'images, et plus tard, pour celles qu'il tirait sur papier, il les mettrait sur sa table pour retrouver ce qu'il avait vu, et en même temps mettre la main sur ce temps perdu, ce temps qui passe si vite, ce temps cruel qui vous emmène, et quelque ait été votre destinée, grandissime, glorieuse, ou minable, dans la caisse. Non celle de l'appareil. Votre caisse à vous. La définitive. Et cela lui donnait parfois des larmes dans les yeux.

Car voilà, toutes ses richesses, parce qu'il ne s'était pas marié et que par conséquent il n'avait point d'enfant, qui saurait leur valeur, et qui surtout s'en occuperait ? Personne. Il en avait la certitude. Lui, il serait mort. Et son œuvre, sa grande œuvre, à laquelle il avait sacrifié une partie de sa vie, mais ce n'est pas là l'exacte vérité, puisqu'il a eu tellement de plaisir à fixer des images, elle est morte elle aussi.

C'est injuste, qu'il se pensait. Profondément. Et puis il oubliait. Car il était temps d'aller se reposer, de dormir, pour demain, à la première heure, reprendre ce boulot d'usine que dans le fond, il aimait aussi. La photo, les montres, n'est-ce pas un peu pareil après tout. Quand on sait qu'avec chacune de ses spécialités, on mesure ou l'on fixe le temps qui passe !